

L'essai — Le langage en question

Robert Giroux

Volume 10, numéro 2, mai 1974

L'année littéraire québécoise 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036573ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036573ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, R. (1974). L'essai — Le langage en question. *Études françaises*, 10(2), 161–171. <https://doi.org/10.7202/036573ar>

le langage en question

ROBERT GIROUX

Hors quelques ouvrages qu'il convient de citer pour mémoire¹ et *Rhum soda*, de Réal Benoit², réédité tout récemment, dont je reparlerai à la fin de cette chronique, la

1. F.-A. Savard, *Journal et souvenirs*, Montréal, Fides, 345 p., où l'auteur s'acharne à sauver les valeurs que la Révolution dite tranquille a bousculées indifféremment, à son avis; *l'Art et l'Etat* (R. Roussil, D. Chevalier, P. Perrault), Montréal, Parti pris, 101 p., pamphlet virulent sur la situation actuelle de l'art au Québec; et enfin, R. Barberis, *De la clique des Simard à Paul Desrochers en passant par le joual*, Montréal, Editions québécoises, 159 p., qui permet à l'auteur de replacer dans le contexte historique de la prise de pouvoir économique et politique des Simard de Sorel, ce qu'il appelle l'« affaire du Cassé », de Jacques Renaud.

2. Réal Benoit, *Rhum soda*, Leméac, 127 p.

essai

plupart des essais qui méritent cette année une attention certaine, sont des études qui touchent des problèmes concernant, d'une manière générale, le langage et la culture³. Avant d'aborder ces ouvrages, il convient de mentionner le volume un peu décevant de Fernand Dumont, *Chantiers*⁴, recueil d'articles parus entre 1958 et 1969. L'auteur annonce la parution prochaine d'un ouvrage dans lequel il s'attachera carrément à une étude systématique de la notion d'idéologie. Son dernier volume qui porte le titre significatif de *Chantiers* pourrait lui aussi être ramené à une réflexion sur les rapports qu'entretiennent les sciences humaines qui se penchent sur des objets culturels, et les idéologies qui en contaminent forcément l'objectivité.

La société n'est pas l'analogie de la matière inerte. Nous ne la percevons pas; nous en avons l'expérience. Quand nous en parlons, la culture parle aussi d'elle-même. On s'en aperçoit aisément pour ce secteur et ce résumé qu'est le langage. C'est de la culture que naît le projet de l'étudier. S'il peut être, en cette matière, des définitions opératoires, elles se nourrissent d'expériences et de sentiments confus.

Il serait hors de propos de s'attarder à toutes ces questions, mais les idéologies étant des problématiques de la culture constituées par la culture elle-même, il faudra se rappeler de cette vérité première lorsque je signalerai l'importance du livre de J. Marcel, *le Joul de Troie*, dans lequel sont dénoncés les pseudo-linguistes-prophètes qui « valorisent » à tort et à travers le joul québécois.

Jean Simard se flatte d'en être à son dixième livre et intitule son dernier rejeton : *Une façon de parler*, avec comme sous-titre : *Essais sur les implications du langage*. J. Simard

3. Jean Simard, *Une façon de parler : essai sur les implications du langage*, H.M.H., 154 p.; Jean-Paul Desbiens, *Dossier Untel*, Editions du Jour, 332 p.; Jean Marcel, *le Joul de Troie*, Editions du Jour, 236 p.; *Culture et langage*, H.M.H., 154 p.; Gilbert Tarrab, *le Théâtre du nouveau langage*, t. I, Cercle du livre de France, 309 p.

4. Fernand Dumont, *Chantiers : essais sur la pratique des sciences de l'homme*, H.M.H., 154 p.

prend soin de préciser qu'il sera question du « langage » au sens très large du terme, englobant la parole, l'écriture, la lecture, le costume, la publicité, la propagande et tous les autres *mass media* qui intègrent le sujet dans le circuit d'une communication ou d'une consommation plus ou moins consciente, plus ou moins active, plus ou moins motivée, d'un essaim de signes verbaux et non verbaux. L'auteur ne veut pas disserter savamment du langage. Sous un angle résolument pragmatique, il veut tenter d'examiner quelques-unes des « implications » du langage, ce dernier étant considéré comme un « outil » propre à la plupart des activités humaines, comme un instrument qui, « tout autant que le costume, révèle l'origine, la strate, le degré d'instruction de chacun. Voire le métier ou la profession. Pas d'imposture possible, dès que vous ouvrez la bouche ! »

Riche de ces évidences, ce petit livre est constitué de 116 très courts chapitres consacrés à des sujets divers qui impliquent, de près ou de loin, l'utilisation de la langue : de l'enseignement et de la langue comme « mode d'échange et moyen logique de pensée conceptuelle » (Chomsky) ; du rajeunissement du culte liturgique et « des manifestations scouts dans un décor de centre d'achat » ; du joul québécois, ce « langage d'agonie prolongée » (J. Brault) et des dangers de la tour d'ivoire nationaliste ; de la violence et de l'action curative et civilisatrice de la parole ; de l'imagination matérielle chez Bachelard et chez les astrologues ; de l'écriture « parlée » chez Céline et de l'écriture « écrite » de Sartre. Je laisse au lecteur le soin de deviner le reste. Dans l'ensemble, le livre de J. Simard est assez ennuyeux. Cette « façon de parler » de tout et de rien, cet essai sur les lieux communs, cette vulgarisation excessive des écrits de N. Frye et de ce que la sémiologie peut devoir à U. Eco, tout cela m'oblige à suggérer à son auteur de lire *la Structure absente*, ce qui lui donnera une bonne raison de se taire. Si l'épaisseur du livre le décourage, je propose la lecture attentive de deux articles de *Culture et langage*, cité ci-dessus : N. Lacharité, « Le privilège de l'événement dans les média d'information » et J.-P. Brodeur, « Culture et saturation ».

Mêmes remarques au sujet du gros livre de J.-P. Desbiens : *Dossier Untel*. L'ex-frère Untel a cependant ma sympathie puisqu'il s'agit ici d'un recueil d'articles écrits ces dix dernières années, soit dans les *Cahiers de Cap-Rouge* publiés par les professeurs du Campus Notre-Dame-de-Foy de Cap-Rouge dont il est le directeur général depuis le mois de mai 1972, soit dans *la Presse* (de mai 1970 à octobre 1971), soit à l'occasion de conférences ou de colloques, et non un fourre-tout de notes éparses et anémiques. Le *Dossier Untel* constitue le n° 4 des *Cahiers*, numéro spécial consacré à l'auteur des célèbres *Insolences du frère Untel*. Son dernier livre contient des inédits dans une proportion de 20%. R. Bergeron en a écrit une introduction substantielle : « Le frère Untel, hier et aujourd'hui », sorte d'étude bien documentée sur les répercussions et les influences des *Insolences* en certains milieux québécois.

Les articles de Desbiens s'inspirent surtout de l'actualité; ils sont groupés sous des rubriques très générales : la religion, l'indépendance, la jeunesse, la langue, Octobre 70... Exception faite de ce dernier titre de chapitre qui illustre bien comment la pensée du frère s'est progressivement politisée, nous retrouvons ailleurs le champ de préoccupations des *Insolences* : tendance réformiste en politique canadienne, importance capitale de l'éducation au Québec, la qualité de la langue, etc. Comme il le dit si bien, un slogan n'étant pas un programme, je ne m'attarderai qu'à la rubrique consacrée à la langue. Desbiens n'a jamais été un défenseur du jocal québécois qui constitue, à son avis, l'envers — ou l'endroit — d'une anémie culturelle, anémie que la radio, la télévision et certains enseignants ont positivement contribué à soigner. Depuis 1960, Desbiens reconnaît une certaine amélioration qu'il mesure à la lumière de trois situations : l'élévation du niveau de scolarité, l'intervention des pouvoirs publics et, enfin, l'explosion de la parole qui se manifeste dans le théâtre, la chanson et le roman. En septembre 1967, il déclarait : « Je ne suis pas inquiet pour la parole [...] je suis inquiet pour le français. Ici, d'abord, bien sûr, car c'est ici qu'il est le plus menacé; mais aussi pour toute la francophonie. [...]

l'avenir du français n'est plus une affaire d'imprimerie et d'école, mais d'éducation populaire; [...] l'avenir du français est lié à la puissance réelle des pays francophones », puissance à la fois économique et culturelle, de celle qui fait qu'on se meut à l'aise dans sa langue, qu'elle peut risquer de se faire « un peu plus fille d'auberge » et autre chose qu'un instrument de protestation. « Nous avons déjà écrit que la langue était notre dernière frontière. Si cette frontière devait s'évanouir, nous serions dans la situation d'un homme qui perd sa maison. Il nous resterait à vivre à loyer. [...] Le dépendant par excellence, c'est l'enfant. *Infans* : celui qui ne parle pas. Autrement, on vit à loyer. On vit peut-être plus confortablement, mais on vit à loyer. »

Le choix de cette rubrique du *Dossier Untel* n'est pas arbitraire. Il permet en fait d'aborder de front l'essai québécois qui se mérita le plus d'attention depuis sa parution : *le Joual de Troye* de Jean Marcel, ouvrage choc, en un sens, et qui ose affirmer que « toute considération sur l'état linguistique du Québec qui ferait abstraction des conditions proprement politiques d'exercice de la langue doit être tenue comme nulle et non avenue, sinon comme une fumisterie ». Ce livre est sans aucun doute ce que j'ai lu de plus passionnant, de plus sain et de plus honnête depuis bien des années au Québec. Le texte de J. Marcel respire la santé, et sa chasse à l'hérésie permet l'autodafé le plus excitant des faux prophètes de la québécutude étroite. Il pourfend tous ceux qui brandissent le mythe d'une « langue » québécoise et qui ne tiennent pas compte des conditions *réelles* d'existence de ceux qui la pratiquent. Ses maîtres, ce sont tous les véritables linguistes chevronnés. Ses victimes, H. Bélanger et G. Turi, les auteurs respectifs des âneries de *Place à l'homme* et d'*Une culture appelée québécoise*. « Je n'ai finalement retenu qu'un seul maître, de dire J. Marcel : Gaston Miron. » À qui il faudrait joindre le nom de J. Ferron qu'il cite assez souvent. J'espère que le livre de J. Simard n'est pas tombé entre ses mains. Il en sera quitte pour une « hénaurme » colère.

J. Marcel se propose essentiellement de dénoncer les idées reçues sur la langue et la culture, et les préjugés idéo-

logiques de ceux qui les véhiculent : « Est idéologique tout discours qui fait écran entre l'état réel et la conscience possible qu'on peut avoir de cet état. » Pour une tentative de définition de ce qu'est une idéologie, je renvoie aux *Chantiers* de F. Dumont, et tout particulièrement aux trois articles que réunit le 2^e chapitre : « La fonction sociale de la science historique », « Idéologie et savoir historique », « De l'idéologie à l'historiographie : le cas canadien-français ». Bref, J. Marcel déclare la guerre à ceux qui se gargarisent de nos singularités culturelles (linguistiques et folkloriques) pour soutenir que le franco-québécois n'a plus rien à gagner au contact des pays francophones, comme si le contexte nord-américain, sa géographie, son paysage et ses institutions, suffisait à expliquer notre relative aphasia linguistique et culturelle : « la langue est un système et non une imitation de la réalité. C'est lorsqu'on change de *système* qu'on change de *langue*, sans nécessairement modifier la réalité. » Et un peu plus loin, toujours aussi explicite : « En liant *mœurs* et *expériences* à la constitution d'une langue quelconque, on commet en termes scientifiques une hérésie. »

Il est bien évident que les Québécois ne sont pas *des* Français, mais il demeure que nous sommes encore français, — « seulement un peu aliénés à notre être réel par deux siècles de conquêtes successives, militaire en 1759, politique en 1867, industrielle vers 1920 ». Il n'est pas surprenant que tous les tenants du bilinguisme fédéraliste se noyautent autour d'une campagne idéologique dont le but est de semer chez nous des graines de francophobie. Tout se passerait comme si le monde environnant déterminait à lui seul l'élaboration d'une langue québécoise, comme si la nature que l'on foule prédisposait à tel agir culturel. Il ne faut pas être sorcier pour constater qu'on peut connaître un mot sans jamais avoir vu l'objet réel dont il est le signe. « C'est ça une langue, essentiellement : pouvoir *comprendre* et pouvoir *dire* sans avoir nécessairement expérimenté ou senti soi-même. » Quelle niaiserie de toujours vouloir confondre une langue et des façons de parler cette langue, cette dernière n'étant rien d'autre qu'une *institution* perfectible et modifiable, et qui

s'apprend au-delà de l'apprentissage maternel, par la langue elle-même, par sa pratique, et non pas seulement par les choses ou le lexique qui en serait le reflet, le lexique étant d'ailleurs ce qu'il peut y avoir de plus superficiel dans la structuration d'une langue. On voit un peu le ton du livre de J. Marcel. Il est de ces Québécois qui en ont assez de « se faire tripoter leur singularité » : avant de vouloir se définir à tout prix par ce qui nous différencie, il lui semble urgent de prendre conscience de la nécessité de se définir par ce à quoi l'on peut d'abord s'intégrer.

On le voit bien, l'essayiste a comme intention de démontrer quelque chose, ne serait-ce que ses intentions profondes, et c'est toujours de cela qu'il s'agit. Afin de parvenir à ses fins, tous les moyens sont bons : apologie, contestation, rigueur analytique, etc. En essayant de prouver — d'où le caractère logique et démonstratif de son discours —, l'essayiste prend ses idées et ses sentiments comme moyens et comme fins, et quand il croit avoir convaincu son lecteur, il se tait. Quand il en doute, il reprend les éléments de sa démonstration, de sorte que son texte est toujours inachevé, menacé de répétitions, toujours inégal... D'où la nécessité de l'audace, du sens du présent surtout, son texte étant très souvent perçu ou valorisé en fonction d'un critère d'actualité. Les idées vieillissent tellement vite! Le critère d'actualité fera parfois de l'essai un discours qui demeure lisible ou anachronique. Le livre de J. Marcel répond à ces trois exigences : vivacité de l'expression, conscience d'un état d'urgence, rigueur analytique.

On remarque aussi que le discours d'idées se développe la plupart du temps à partir d'une réflexion sur le sens de certains mots (idéologie, science, culture, langage, etc.) même si l'essayiste tente de broser le tableau d'une situation ou d'un événement. D'où le côté scolastique de l'écrivain, pour reprendre la distinction de R. Barthes entre l'écrivain et l'écrivant. Il cherche à faire passer des propositions cognitives d'allure — qui offrent une prise à la vérification référentielle —, quand ces propositions sont le plus souvent

prétexte à fournir des exemples d'emplois de mots. L'essai est le type de discours citationnel par excellence. Le texte typique est bien entendu le discours dit philosophique, et certains titres des articles qui composent *Culture et langage* ne manquent pas de nous éclairer à cet égard : « Violence et volonté » de G. Leroux ; « De l'intolérabilité : remarque sur le vocabulaire de l'échec » de R. Hébert ; et puis « La métaphysique et les noms » de C. Panaccio. Ce recueil d'essais qui se veut la manifestation patente d'un progrès sur l'apathie minérale du milieu philosophique québécois, ce recueil nous ramène à la problématique du discours d'idées que nous soulevions au tout début de notre exposé.

Il serait vain de vouloir *résumer* le contenu de chacun de ces articles. Dans l'ensemble, le livre se compose de textes qui se répartissent en deux catégories : certains soulèvent des problèmes qui appartiennent à l'épistémologie, d'autres tentent de réaliser l'idée d'une critique de la culture. J.-P. Brodeur explique pertinemment dans sa préface qu'« on ne saurait cependant suggérer une telle division sans mentionner qu'il est au moins un trait que ces textes ont en commun et qui est d'avoir pour objet explicite plutôt des discours que des choses. Je ne sais s'il faut voir en cela un travers persistant de la philosophie ou bien l'indice des contraintes qu'exerce une situation culturelle originale. » Ce à quoi j'oserais répondre qu'il ne peut en être autrement aussitôt qu'un écrivain s'impose l'utilisation et les cadres d'un méta-langage. C'est en fonction de ce dernier que les différents essais parus en 1973 auraient pu être classés, sinon analysés.

Les deux derniers essais retenus intéressent surtout ceux que l'on appelle communément les « littéraires ». *Le Théâtre du nouveau langage* de G. Tarrab porte en sous-titre : *Essai sur le drame de la parole*. La postface annonce la parution prochaine d'un 2^e tome portant sur le théâtre et la contestation : « il y sera question de cette forme de théâtre ascétique qu'est le théâtre de Grotowski, du spatio et luminodynamisme de Nicolas Shoffer, de la nouvelle architecture scénique, et de sa place dans le théâtre du nouveau langage — et à la limite, la dernière scène, c'est la rue —, du hap-

pening et de ses différentes formes ». Ce 2^e volet promet donc tout un programme, et des plus passionnants ! En attendant, il n'est pas interdit d'espérer qu'il soit meilleur que le premier consacré au « drame de la parole ». Le sujet est pourtant d'un intérêt capital. Il s'agit de rien moins que de la révolution sémiotique véhiculée et illustrée par le théâtre depuis une vingtaine d'années, à savoir que les éléments non verbaux de la représentation scénique tendent de plus en plus à prendre la vedette au détriment de cet impérialisme des éléments proprement linguistiques qui a si longtemps prévalu sur les planches ; à tel point que l'on peut affirmer que ce sont maintenant les « objets » eux-mêmes qui « parlent » aux spectateurs, qui réalisent cette communication « épidermique » entre la scène et la salle.

Le langage théâtral se remet lui-même en question. Cette dénonciation de la parole comme instrument privilégié de la scène au profit de la « sensation » brute d'un spectacle qui projette en tous sens sa surabondance de signes et d'indices, Tarrab en convient à sa façon : « Il est une sémiologie théâtrale que nulle *langue* ne saurait épuiser. » Cependant, au lieu de nous entraîner dans les méandres fascinants d'une sémiologie théâtrale, l'auteur nous avertit qu'il ne s'étendra pas sur les conceptions traditionnelles du langage en psychologie, en linguistique ou en sociologie anthropologique ; qu'il n'entrera pas dans les analyses de Saussure, sur les relations entre signifiant et signifié, sur les systèmes d'expression et les relations d'expression, ni ne parlera du décryptage et de la théorie des communications, de la pensée préphilologique et prélinguistique, de l'indice et de l'indiqué, de l'intention signalisante et de la consécution naturelle, des systèmes symboliques et de la relation symbolique. C'est pourtant tout cela que je m'attendais voir traiter puisque le titre de l'ouvrage et son sous-titre m'informent que l'objet de l'étude consiste à envisager le théâtre comme une activité *langagière* autonome et en pleine effervescence expérimentale. Au lieu de cela, Tarrab offre une étude socio-psychologique du théâtre contemporain, une analyse de type génétique, partant de l'hypothèse que « les structures des œuvres théâtrales du

nouveau langage (comme celles d'ailleurs des œuvres romanesques du nouveau roman) ne sont en fait que le reflet des structures mentales des groupes sociaux qui en constituent les assises. » Voilà pour les évidences fausses.

Tarrab souffre de ce que j'appellerais le donjuanisme critique. Ses commentaires, trop souvent répétitifs, s'alourdissent de tout un arsenal de citations de Sartre, Kierkegaard, Bergson, Valéry, B. Parain, Ricœur, Barthes, Doubrovsky, Goldmann, U. Eco, J. Duvignaud, L.C. Pronka, M. Esslin, sans parler de Ionesco, Beckett, Adamov, Genêt, Tardieu... et de leurs exégètes. Pour tout dire, son travail est très bien documenté et fait réaliser à son lecteur non moins qu'une formidable économie de lecture. Par une sorte de contagion volontaire, je me permets d'extraire une belle page :

les personnages sont désacralisés, détronés, en quelque sorte. Les objets qui les remplacent et se substituent à eux, de manière insidieuse et par le biais, n'ont plus cette fonction utilitaire [...], les objets ne sont plus là pour « servir » à quelque chose, ou pour qu'on se serve d'eux, ou pour donner une contenance aux acteurs-omnipotents, les soutenant de leur poids, se rendant utiles par leur rôle de supports envers une action qui ne les concernerait pas. Non, les objets sont présentifiés à un degré tel qu'ils changent de *nature* dans le théâtre de Ionesco et de Beckett : ils deviennent tout à coup *sujets*, ils deviennent « signifiants », ils disent des choses avec leur *langage propre*, et ils les disent si bien qu'ils finissent par complètement écraser, voire annihiler, le langage des hommes, qui nous apparaît dès lors comme tout à fait dérisoire, mieux : un langage dont le système codé aurait soudainement explosé, de sorte que le mot n'est plus rattaché sémiologiquement à l'ensemble qui le constitue.

C'est du signe théâtral comme signe de signe dont veut nous entretenir G. Tarrab. Signalons que son chapitre consacré à Beckett est assez bien réussi. Il aurait peut-être été préférable de citer la fin de la Préface bien nuancée de F. Dumont,

là où précisément il conteste toute conception qui ferait de la production littéraire un simple « reflet » de la société. À lire ! et à rapprocher de l'article qui ouvre ses *Chantiers* : « La sociologie comme critique de la littérature ».

Un dernier mot enfin sur la réédition du court récit de voyage qu'effectua R. Benoit en Haïti et aux Bahamas vers 1947. *Rhum soda* veut illustrer comment Haïti réussit à surprendre et à envouter quiconque s'y aventure à la légère. C'est ce vertige tropical que traduit Benoit à travers mille et une péripéties aussi invraisemblables que farfelues. La première république noire de toute l'histoire est la même de nos jours que celle visitée en 1947, peut-être encore plus pauvre. Cela tient à son histoire que tout Haïtien ne manquerait pas de vous raconter à la première occasion. À l'exemple de Benoit, au lieu de faire le procès d'une dictature dont il aurait beaucoup à dire, je me contenterai d'observer ce pays où naquit A. Dumas, ce pays qui tenta le premier d'appliquer intégralement la fameuse Déclaration des droits de l'homme, ce pays dont l'ennemi héréditaire reste les U.S.A., « la patrie maudite des yankees mange-nègres », ce pays où tout sourit à tout,

et par contagion, je fais de même car malgré le drame qui éclate à chaque pas ici, dans toutes les rues de toutes les villes et de tous les villages, malgré le tragique de la vie dans ce pays nèg-là, il y a dans l'air et sur les visages une dignité [...] dans la démarche et dans les expressions, qui rejette la tristesse et le désespoir ; et en (leur) compagnie, l'insolite, et le gai et le loufoque et le prodigieux triomphent et notre tendance à l'apitoiement disparaît [...] et le rire qui jaillit par-dessus tout.

J'ai voulu parler de *Rhum soda* parce qu'on y trouve une qualité d'écriture rare, parce que son auteur a su rendre compte d'un contexte socio-culturel par autre chose que des démonstrations redondantes à la manière trop coutumière de certains sociologues, et aussi parce que je tiens à saluer les éditions Leméac qui aident de plus en plus à faire connaître par le livre un coin d'Amérique depuis trop longtemps négligé.